QUATORZE

SUPERSTITIONS POPULAIRES

DE LA GASCOGNE

*Tiré à cinquante exemplaires numérotés, dont aucun n'a été mis
dans le commerce*

N° 2

QUATORZE
SUPERSTITIONS POPULAIRES

DE LA GASCOGNE

PAR

M. JEAN - FRANÇOIS BLADÉ

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

AGEN

IMPRIMERIE DE P. NOUBEL — V^o LAMY, SUCESSEUR

1883

A MONSIEUR ADRIEN LAVERGNE.

Agen, ce 15 décembre 1882.

Cher Monsieur et Ami,

J'ai publié récemment les Poésies populaires de la Gascogne. Maintenant, je revois une dernière fois le manuscrit des Contes de notre province.

Cette nouvelle collection se composera de trois volumes, dont le premier comprendra les Contes épiques, le second les Contes mystiques et Superstitions, et le troisième les Contes familiers et Récits.

Je détache aujourd'hui de mon recueil, encore inédit, Quatorze Superstitions, dont je tiens à soumettre le texte à quelques juges dont le suffrage m'importe. Comme par le passé, je leur serai reconnaissant des communications, et surtout des censures, dont j'espère bénéficier avant mon entreprise définitive.

Vous êtes, cher Monsieur et Ami, de ces précieux conseillers, dont la compétence multiple ne m'a jamais fait, ne me fera jamais défaut. Acceptez donc cet essai, comme une bien faible preuve de toute la reconnaissance de

Votre bien dévoué et affectionné,

Jean-François BLADÉ.

LES MAUVAIS ESPRITS.

Les imbéciles ne prennent pas garde aux chats ; mais les gens avisés s'en méfient. Beaucoup de ces bêtes-là ont fait un contrat avec le Diable, qui les paie pour veiller toute la nuit, et faire sentinelle quand les Mauvais Esprits s'assemblent. Nul n'est en état de dire au juste ce que les chats reçoivent de gages, ni ce qu'ils en font. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le Diable les invite à dîner le jour de Carnaval. Voilà pourquoi il est si rare de voir un chat ce jour-là.

Maintenant, vous comprenez pourquoi, tout le long du jour, les chats sommeillent, ou font semblant, l'hiver au coin du feu, l'été au premier endroit venu. Ils sont fatigués d'avoir patrouillé toute la nuit, autour des granges et des étables, dans les caves et dans les greniers. Vous comprenez aussi qu'avec de si bonnes sentinelles, les Mauvais Esprits sont presque toujours avertis à temps pour décamper. Voilà pourquoi ceux que nous pouvons voir ne paraissent pas souvent, et s'évanouissent comme un éclair.

Il y a, en effet, de Mauvais Esprits que l'homme peut voir, et d'autres qu'il ne verra jamais. Je ne parle pas des sorcières et des loups-garous, qui ne sont que des gens liés par un contrat avec le Diable. Je parle des Fantômes, des Peurs et des Draes, que l'on a vus, aussi vrai que nous devons tous mourir. Il y a aussi la Mar-rauque et la Jambe-Crue, qui rôdent le soir autour des métairies et derrière les meules de paille, pour voler les petits enfants qu'elles vont manger je ne sais où. Voilà les Mauvais Esprits que l'homme peut voir.

Il y en a d'autres dont je ne sais pas le nom, et que nous entendons sans les voir. L'été, ils dansent au clair de la lune, dans les prés, dans les champs, et sur la cime des arbres. L'hiver, ils demeurent tout le long du jour dans les greniers, dans les fours et les trous de mur ; et ils n'en sortent que la nuit, pour faire grincer et battre les portes et les fenêtres.

Il y a aussi de Mauvais Esprits, que l'homme voit sans se douter de rien. Ceux-là ont le pouvoir de prendre toutes sortes de formes, de se changer en bêtes, en arbres, en pierres, et autres choses pareilles. On les prend pour ce qu'ils ne sont pas, et on passe saes y faire attention. Si vous ne croyez pas cela, je ne suis pas embarrassé pour vous en donner la preuve.

Vous connaissez le moulin d'Aurenque ¹ aussi bien que moi. Un jour, la mécanique des meules se détraqua. Alors, le meunier se dit en lui-même.

— « Voilà qui est bien ennuyeux. Mais plaie d'argent ne fait pas mourir. Il y a, à Condom, un fameux charpentier pour moulins. J'irai le chercher cette nuit. Demain je le ramènerai, et sept jours ne se passeront pas sans que mes meules rentrent en danse. »

Alors, le meunier s'en alla dans l'écurie, étrilla son plus beau cheval, le bâta, et lui donna double picotin d'avoine. Cela fait, il s'habilla de neuf, bût et mangea comme un homme qui doit aller loin, et revint à l'écurie mettre la bride à son cheval. C'était au temps du mois mort.² Il faisait noir comme dans un four. Sur le coup de onze heures de la nuit, le meunier monta à cheval armé d'un coutelas, car il lui fallait traverser de grands bois, et il craignait les mauvaises rencontres des loups et des voleurs.

En traversant le Ramier,³ tout alla bien. Le meunier content, tourna bride du côté du château de Lamothe-Goas,⁴ et ne tarda pas, malgré le froid, à sommeiller sur le bât, car le cheval allait au pas. Combien de temps le cavalier dormit-il ainsi ? Jamais il n'a pu le dire. Quand il se réveilla, il était prisonnier, serré de tous côtés par de grands chênes, par des arbres couchés et des branches mortes, par des ronces et des épines si pressées, qu'un serpent ou une vipère n'auraient pu y trouver passage. Les feuilles sèches tremblaient ; les branches se rompaient ou claquaient. Les buissons, que

¹ Moulin sur le Gers, entre Lectoure et Fleurance.

² Les Gascons nomment ainsi le mois de décembre.

³ Forêt entre Lectoure et Fleurance.

⁴ Château de l'ancien pays de Gaure, canton de Fleurance (Gers). Lamothe-Goas était jadis un comté.

nulle serpe n'aurait jamais émondés , égratignaient le cavalier et le cheval, sans leur permettre de faire un pas.

Le meunier comprit alors qu'il était tombé dans une assemblée de Mauvais Esprits qui prennent toutes sortes de formes. Il tira sur la bride, n'éperonna plus sa bête, et attendit le jour en priant Dieu. Jusqu'à la pointe de l'aube, le pauvre homme fut tourmenté de mille façons. Quand le chant du coq mit les Mauvais Esprits en fuite, le cavalier se trouva, sans savoir comment, au milieu du grand chemin, et à demi-portée de fusil du château de Lamothe-Goas.

La dame de ce château, une veuve fort charitable, manda le chirurgien de La Sauvetat,¹ qui soigna le meunier pendant sept jours. Elle envoya aussi un valet à Condom, pour avertir le charpentier de moulins ; de sorte que la mécanique était réparée, le matin même où le meunier rentra chez lui.²

II

LES SIRÈNES.

Il y a des Sirènes dans la mer. Il y en a aussi dans la Garonne. Tout-à-l'heure, vous aurez la preuve qu'on en a vu dans le Gers.

Les Sirènes ont des cheveux longs et fins comme de la soie, et elles les peignent avec des peignes d'or. De la tête à la ceinture, elles ressemblent à de belles jeunes filles de dix-huit ans. Le reste du corps est pareil au ventre et à la queue des poissons. Ces bêtes ont un langage à part, pour s'expliquer entre elles. Si elles ont affaire à des chrétiens, elles parlent patois ou français.

On dit que les Sirènes vivront jusqu'au jugement dernier. Certains croient que ces créatures n'ont pas d'âmes ; mais beaucoup pensent qu'elles ont dans le corps les âmes des gens noyés en état de péché mortel. Là-dessus, je suis hors d'état de rien décider.

¹ Bourg de l'ancien comté de Gaure, actuellement compris dans le canton de Fleurance (Gers). Les communes de La Sauvetat et de Lamothe-Goas sont contiguës.

² Dicté par Cazaux, mort à Lectoure, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Pendant le jour, les Sirènes sont condamnées à vivre sous l'eau. On n'a jamais pu savoir ce qu'elles y font. La nuit, elles remontent par troupeaux, et folâtrant en nageant, au clair de la lune, jusqu'au premier coup de l'*Angelus* du matin. Il arrive parfois qu'elles se battent. Alors, elles s'égratignent, et se mordent pour se sucer le sang. Au premier coup de l'*Angelus*, elles sont forcées de rentrer sous l'eau.

Force mariniens, en voyageant sur la mer, ont vu des troupeaux de Sirènes nager autour des navires. Force bateliers en ont vu aussi dans la Garonne. Elles chantent, tout en nageant, des chansons si belles, si belles, que vous n'avez jamais entendu ni n'entendrez les pareilles. Par bonheur, les patrons des navires et des barques se méfient, et savent ce qu'il faut penser de ces chanteuses. Ils empoignent une barre, et tombent à grand tour de bras sur les jeunes mariniens qui sont prêts à plonger, pour aller trouver les Sirènes. Mais les patrons ne peuvent pas avoir l'œil partout. Alors, les Sirènes sautent sur les plongeurs. Elles leur sucent la cervelle et le sang, et leur mangent le foie, le cœur et les tripes. Les corps de ces pauvres mariniens deviennent autant de Sirènes, jusqu'au jugement dernier.

Maintenant, voici la preuve qu'il y a des Sirènes dans le Gers.

Il y avait autrefois au hameau de La Côte, tout proche de la ville de Lectoure un jeune tisserand si passionné pour la pêche, qu'on lui avait donné le surnom de Bernard-Pêcheur.¹ Chaque soir, au coucher du soleil, il s'en allait tendre dans le Gers des filets et des lignes de fond, qu'il levait le lendemain matin, avant la pointe de l'aube.

Un soir, au temps de la moisson, Bernard-Pêcheur était allé poser ses filets et ses lignes de fond en face de Talayzac, dans la commune du Castéra. Cela fait, il se dit en lui-même :

— « Ma maison est loin : la métairie de Talayzac est proche. Je connais le métayer. Il me logera pour la nuit, et demain je lui ferai présent d'une carpe ou d'une anguille. »

Le métayer fit souper Bernard-Pêcheur, et l'envoya se coucher dans un bon lit. Quand il eut bien dormi, Bernard-Pêcheur sauta

¹ Nom du martin-pêcheur en Gascogne.

par terre, s'habilla dans l'obscurité, ouvrit la fenêtre, regarda la lune et les étoiles, et pensa :

— « Trois heures ne sont pas loin. Il s'en va temps d'aller lever mes filets et mes lignes de fond. »

Aussitôt, Bernard-Pêcheur descendit vers la rivière. A cent pas du Gers, il entendit des cris et des rires de jeunes filles.

— « Au Diable ! pensa-t-il. Les jeunes filles du Castéra sont venues se baigner. Elles auront épouvanté le poisson. Je n'aurai pas besoin d'emprunter la jument poulinière du métayer de Talayzac, pour rapporter ma prise à la maison. »

Bernard-Pêcheur s'approcha doucement, doucement de la rivière, en se cachant derrière les buissons, les frênes et les saules, pour bien voir les jeunes filles, sans leur donner à comprendre qu'il était là. Les jeunes filles peignaient, avec des peignes d'or, leurs cheveux fins comme la soie. Elles nageaient et folâtraient au clair de la lune. Bernard-Pêcheur entendait leurs cris et leurs rires.

— « Le Diable m'emporte, pensa-t-il, si je connais aucune de ces jeunes filles, et si je comprends un seul mot de ce qu'elles disent. »

La pointe de l'aube n'était pas loin, et Bernard-Pêcheur regardait toujours. Enfin, une des Sirènes l'aperçut et cria :

— « Un homme ! Un homme ! »

Aussitôt, toutes les Sirènes se tournèrent vers Bernard-Pêcheur :

— « Bernard Pêcheur, mon ami, viens, viens nager avec nous.

— Mère de Dieu ! Je suis tombé sur un troupeau de Sirènes.

— Bernard-Pêcheur, mon ami, viens, viens nager avec nous. »

Alors, les Sirènes commencèrent une chanson si belle, si belle, que vous n'avez jamais entendu ni n'entendrez la pareille. Par la vertu de cette chanson, Bernard-Pêcheur était forcé de se rapprocher de l'eau de plus en plus.

Les Sirènes chantaient toujours.

— « Bernard-Pêcheur, mon ami, viens, viens nager avec nous.

— Mère de Dieu ! Je suis tombé sur un troupeau de Sirènes. »

Les Sirènes chantaient toujours.

— « Bernard-Pêcheur, mon ami, viens, viens nager avec nous.

— Mère de Dieu ! Je suis tombé sur un troupeau de Sirènes. »

Bernard-Pêcheur était au bord de la rivière. Il allait plonger sans le vouloir, quand les cloches de l'église du Castéra sonnèrent le premier coup de l'*Angelus*. Aussitôt, les Sirènes finirent leur chanson, et se cachèrent sous l'eau.

Bernard-Pêcheur tremblait comme le trèfle sauvage, et il était pâle comme un mort. Il leva ses filets et ses lignes de fond. Jamais le tisserand n'avait pris tant et de si beaux poissons. Mais il ne garda rien pour lui, et donna tout au métayer de Talayzac. Cela fait, il rentra chez lui, à La Côte, et demeura sept jours sans sortir. Le huitième, il partit avant le jour pour Notre-Dame-de-Bétharam, qui est un lieu de dévotion renommé, dans le pays de Béarn. Là, Bernard-Pêcheur passa tout un mois à faire brûler des cierges, et à entendre des messes depuis le lever du soleil jusqu'à midi. Le soir, il disait son chapelet jusqu'à l'heure du coucher. En rentrant à La Côte, Bernard-Pêcheur brûla ses filets et ses lignes de fond. Il ne pêcha plus, et conseilla à ses amis d'en faire autant. La nuit, il s'écartait du Gers, car il avait peur de retomber sur un troupeau de Sirènes.¹

III

LES TREIZE MOUCHES.

Il y avait autrefois, au Mounet-du-Hour,² un tisserand fainéant comme un chien. Jamais on n'entendait le bruit de son métier. Pourtant, cet homme n'avait pas son pareil, pour tisser et remettre, au jour marqué, autant de belle et fine toile que ses pratiques lui en avaient commandé.

Jamais il ne bêchait son jardin. Jamais il ne labourait son champ. Jamais il ne travaillait sa vigne. Pourtant, il y récoltait, chaque année, treize fois plus que ses voisins.

¹ Dicté par feu Cazaux, de Lectoure.

² Hameau de la commune de Lectoure. Le Mounet-du-Hour passe pour être un pays de sorciers.

La femme du tisserand ne pouvait s'imaginer comment cela pouvait se faire. Jour et nuit elle questionnait son mari. Mais au bout de sept ans de mariage, elle n'en savait pas plus que le premier jour.

Un matin de la Saint-Martin,¹ le tisserand dit en se levant :

— « Femme, j'ai besoin d'aller à la foire à Lectoure. Tu garderas la maison, jusqu'à ce que je sois revenu.

— Mon homme, sois tranquille. La maison sera bien gardée. »

Le tisserand partit. Sa femme le suivit doucement, doucement, en se cachant derrière les arbres et les haies. Arrivé au milieu d'un petit bois, le tisserand tira quelque chose de sa poche, le cacha au pied d'un genévrier et repartit. Cinq minutes après, la femme avait trouvé la chose cachée. C'était une noix grosse comme un œuf de dinde, d'où l'on entendait crier :

— « Brrrr. Ouvre la noix, Brrrr. Où est l'ouvrage ? Brrrr. Ouvre la noix. »

La femme rentra vite chez elle avec sa trouvaille. Toujours elle entendait crier :

— « Brrrr. Ouvre la noix. Brrrr. Où est l'ouvrage ? Brrrr. Ouvre la la noix. »

Enfin, la femme ouvrit la noix. Aussitôt, treize mouches se mirent à voler par la chambre.

— « Brrrr. Où est l'ouvrage ? Brrrr. Où est l'ouvrage ? Brrrr. Où est l'ouvrage ? »

Alors la femme épouvantée commanda :

— « Mouches, rentrez toutes dans la noix. »

Les treize mouches rentrèrent aussitôt dans la noix. Mais toujours elles criaient :

— « Brrrr. Ouvre la noix. Brrrr. Où est l'ouvrage ? Brrrr. Ouvre la noix. »

¹ Le 11 novembre. Il y a ce jour-là, à Lectoure, une grande foire de mules.

La femme impatientée, alla remettre la noix au pied du genévrier où le tisserand l'avait cachée. Le soir, quand il fut de retour, elle lui dit, en mangeant la soupe :

— « Mon homme, je connais maintenant les ouvrières qui travaillent à ta place. Ce sont treize mouches que tu tiens prisonnières dans une noix grosse comme un œuf de dinde.

— Femme, tu as dit la vérité. Puisque tu connais mes ouvrières, commande-leur tout ce que tu voudras. Elles t'obéiront comme à moi-même. »

A partir de ce jour, la femme du tisserand n'eut plus qu'à se croiser les bras, à ouvrir la noix et à commander. Quel que fût le travail, les treize mouches l'avaient fait en un moment.

Aussitôt elles rentraient dans la noix, que la femme tenait cachée sous son traversin, mais alors elles criaient :

— « Brrr. Ouvre la noix. Brrr. Où est l'ouvrage ? Brrr. Ouvre la noix. »

A ce bruit, la femme perdait souvent patience. Dans sa colère, elle commandait aux treize mouches les choses les plus difficiles. Mais, quel que fût le travail, elles l'avaient fait en un moment.

Aussitôt, elles rentraient dans la noix que la femme tenait cachée sous son traversin ; mais alors elles criaient :

— « Brrr. Ouvre la noix. Brrr. Où est l'ouvrage ? Brrr. Ouvre la noix. »

Un jour, la femme ne put plus y tenir. Elle ouvrit la noix en criant :

— « Mouches, voici six cribles, six tamis, et une barrique défoncée de chaque bout. Volez jusqu'au Gers, et rapportez ici toute l'eau de la rivière. »

En un moment, le Gers était à sec, et tout le pays du Mounet-du-Hour dans l'eau. Aussitôt les treize mouches rentrèrent dans la noix que la femme tenait cachée sous son traversin ; mais toujours elles criaient :

— « Brrr. Ouvre la noix. Brrr. Où est l'ouvrage ? Brrr. Ouvre la noix.

— Mon homme, brâma la femme bleue de colère, ces mouches-là me feraient perdre la tête. Renvoyons-les.

— Femme, tu vas avoir contentement. Mouches, partez.

— Brrr. Compte-nous nos gages. Brrr. Nous partirons. Brrr. Compte-nous nos gages. Brrr. Nous partirons.

— Mouches, voilà treize corbeaux, treize corbeaux qui volent vers la forêt du Ramier.¹ Prenez-les en paiement de vos peines. »

Les treize mouches s'envolèrent, emportant les treize corbeaux. Depuis lors, l'homme et sa femme ne les revirent jamais, jamais.²

IV

LA MESSE DE SAINT SÉCAIRE.

Il y a des gens qui n'osent pas attaquer hardiment leurs ennemis, et qui n'osent pas non plus les empoisonner, par crainte de la justice. Celui qui tue mérite la mort, et le bourreau lui coupe la tête.

Que font parfois certains vauriens? Ils s'en vont trouver des sorcières, pour faire donner du mal à leurs ennemis. Autrefois, les sorcières étaient brûlées vives par ordre des juges. Maintenant, les gueuses peuvent tout faire, sans que les gens en place s'en mêlent. Par bonheur, plus d'une de ces carognes a été mise au four, sans que la justice en ait jamais rien su, ni mandé des témoins qui se seraient mal trouvés d'avoir parlé.

Il y a d'autres moyens de se garder contre cette vermine, sans qu'on soit en droit de vous châtier. Si vous savez qu'une sorcière veut vous donner du mal, surveillez-la bien. Quand elle passera près de vous, et quand elle étendra le bras pour faire sa mauvaise œuvre, dites en vous-même :

— « Que le Diable te souffle au cul. »

Aussitôt, la sorcière pâtira cent fois plus qu'elle n'aurait pu, et

¹ Forêt aujourd'hui défrichée en grande partie, et située entre Lectoure et Fleurance.

² Ecrit sous la dictée de feu Cazaux de Lectoure. Cf. Cerquand. *Légendes et récits populaires du Pays Basque*, II, 61-62. *Les Mouches de Mendiondo*.

vous n'aurez plus rien à craindre d'elle. Pareille chose arrivera, quand vous la verrez venir de loin, si vous dites, toujours en vous-même :

— « Je te doute.

Je te redoute.

Pet sans feuille.

Monte en haut de la cheminée. »

Maintenant, vous êtes averti, et vous savez ce qu'il faut faire.

Il y a quelque chose de bien plus rare, mais de bien pire que le mal donné par les sorcières. C'est la Messe de saint Sécaire. L'homme à l'intention de qui on la fait dire sèche peu à peu, et meurt sans qu'on sache pourquoi ni comment, et sans que les médecins y voient goutte.

Bien peu de curés savent la Messe de saint Sécaire, et les trois quarts de ceux qui la savent ne la diront jamais, ni pour or, ni pour argent. Il n'y a que les mauvais prêtres qui se chargent d'un pareil travail. Ces prêtres ne demeurent jamais deux jours de suite dans le même endroit. Ils marchent toujours la nuit, pour s'en aller, aujourd'hui dans la Montagne,¹ demain dans les Grandes Landes de Bordeaux ou de Bayonne.

La Messe de saint Sécaire ne peut être dite que dans une église où il est défendu de s'assembler, parce qu'elle est à moitié démolie, ou parce qu'il s'y est passé des choses que les chrétiens ne doivent pas faire. De ces églises, les hiboux, les chouettes et les chauves-souris font leurs paradis. Les Bohêmes y viennent loger. Sous l'autel, il y a tout plein de crapauds qui chantent.

Le mauvais prêtre amène avec lui sa maîtresse, pour lui servir de clerc. Il doit être seul dans l'église avec cette truie, et avoir fait un bon souper. Sur le premier coup de onze heures, la messe commence par la fin, et tout à rebours, pour finir juste à minuit. L'hostie est noire et à trois pointes. Le mauvais prêtre ne consacre pas de vin. Il boit l'eau d'une fontaine où on a jeté un enfant mort sans baptême. Le signe de la croix se fait toujours par terre, et avec le pied gauche.

¹ Les Pyrénées.

Il se passe encore, à la messe de saint Sécaire, beaucoup d'autres choses que personne ne sait, et qu'un bon chrétien ne pourrait voir sans devenir aussitôt aveugle et sourd-muet pour toujours.

Voilà comment certaines gens s'y prennent, pour faire sécher peu à peu leurs ennemis, pour les faire mourir sans qu'on sache pourquoi ni comment, et sans que les médecins y voient goutte.

Vous comprenez de reste que les mauvais prêtres, et les gens qui les paient pour ce travail, auront un grand compte à rendre, le jour du dernier jugement. Aucun curé ni évêque, pas même l'archevêque d'Auch, n'a le droit de leur pardonner. Ce pouvoir n'appartient qu'au pape de Rome, qui ordonne alors, pour toute la vie, des pénitences plus terribles que le plus profond des enfers. Mais bien peu de ces misérables veulent s'y soumettre, et la plupart meurent damnés sans rémission.

Il y a pourtant un moyen de se garder contre la messe de saint Sécaire; mais je ne sais pas la contre-messe qu'il faut dire. Vous pouvez croire, Monsieur Bladé, que si on me l'avait apprise, je vous l'enseignerais de bon cœur. Votre pauvre père (Dieu le pardonne!), était un brave homme, qui m'a fait service plus d'une fois. Tâchez de le valoir. J'ai ouï dire que vous parliez le français aussi bien que les avocats d'Auch, et même d'Agen.¹ Pourtant, vous n'êtes pas un *francimant*,² et il n'y a pas de métayer qui sache le patois mieux que vous. Aujourd'hui, force bourgeois de Lectoure, qui ont vingt-quatre heures de loisir par jour, en passent plus de la moitié à lire les nouvelles, et à se disputer pour savoir qui on nommera aux élections. Ils font semblant de ne pas croire aux sorciers et aux loups-garous. Mais j'en connais qui, la nuit, tremblent de peur dans leur lit, quand ils ont soufflé leur chandelle.

Tout cela, Monsieur Bladé, est pour vous dire que si je savais la

¹ Agen est le chef-lieu d'une Cour d'Appel, comprenant sous son ressort les trois départements de Lot-et-Garonne, du Gers et du Lot.

² Se dit d'un homme qui affecte le langage et les manières des Français du Nord.

contre-messe de saint Sécaire, je vous la réciterais de bon cœur, pour la mettre par écrit, parce que je vous crois incapable d'en faire un mauvais usage. Marquez pourtant que cette messe a le pouvoir de faire mourir le mauvais prêtre et les gens qui l'ont payé. Ils sèchent peu à peu, et meurent sans savoir ni pourquoi ni comment, et sans que les médecins y voient goutte.¹

V

LE ROI DES HOMMES CORNUS.

Il y a des Hommes Cornus, avec une queue et des jambes velues comme les boucs. Le reste du corps est pareil à celui des chrétiens. Pourtant, les Hommes Cornus sont des bêtes. Ils vivront jusqu'à la fin du monde ; mais ils ne ressusciteront pas pour être jugés.

Quand j'étais petit (il y a trop longtemps de cela), j'ai plus d'une fois entendu parler des Hommes Cornus. Pourtant, je n'en ai jamais vu. La vérité avant tout. Maintenant, on ne dit plus rien de ces méchantes bêtes. Elles ont quitté le pays, pour s'en aller vivre ailleurs. Cela ne me donne pas envie de pleurer.

Les Hommes Cornus demeuraient sous terre, et parmi les rochers. Il y en avait à Cardès, à La Peyrolière, à Aurignac ; mais pas tant que du côté de Saint-Clar, dans les vallons de l'Esquère et de l'Aroue.²

Les Hommes cornus ne sortaient que la nuit, pour voler de quoi vivre dans les champs. Ils emportaient aussi les jolies filles, car il n'y a pas de Femmes Cornues.

¹ Dicté par feu Cazaux, de Lectoure. La croyance à la messe de saint Sécaire est encore fort répandue en Gascogne.

² Cardès, La Peyrolière, Aurignac, quartiers montueux de la commune de Lectoure. — Saint-Clar, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Lectoure. — L'Esquère, l'Aroue, petits cours d'eau.

Le Roi de ce méchant monde, demeurait dans les rochers du Milord.¹ Un soir, au coucher du soleil, il aperçut deux femmes sur le chemin : l'une vieille, l'autre jeune et belle comme le jour. C'étaient la femme et la fille du marquis de l'Isle-Bouzon,² qui rentraient de Lectoure à leur château.

Aussitôt, le Roi des Hommes Cornus tomba sur la pauvre enfant, et l'enleva comme une plume. Il l'emporta sous terre, dans les rochers du Milord, et la marquise rentra tout en larmes au château.

— « Marquise, dit le marquis de l'Isle-Bouzon, où est notre fille ?

— « Marquis de l'Isle-Bouzon, le Roi des Hommes Cornus nous l'a volée. »

Aussitôt le marquis de l'Isle-Bouzon fit sonner la cloche, comme pour le feu, et tous les hommes de la paroisse accoururent avec des fusils, des fourches et des faux. Pendant sept nuits et six jours, ils cherchèrent sans rien trouver. Le matin du septième jour, un jeune homme, suivi de trois dogues, grands et forts comme des taureaux, vint frapper de bonne heure à la porte du château.

— « Bonjour marquis, bonjour marquise de l'Isle-Bouzon. On dit que le Roi des Hommes Cornus vous a volé votre fille, et l'a emportée sous terre, dans les rochers du Milord.

— « Mon ami, c'est la vérité.

— « Eh bien, il y a longtemps que je suis amoureux de votre fille. Si je vous la rends, jurez-moi, par vos âmes, de me la donner en mariage.

— « Nous te le jurons par nos âmes. »

Le jeune homme salua le marquis et la marquise de l'Isle-Bouzon, siffla ses trois dogues et partit. Pendant un grand mois, on n'entendit plus parler de lui ; mais il ne perdait pas son temps. Nuit et jour il courait le pays avec ses trois dogues, à la recherche du Roi des Hommes Cornus. Enfin, il finit par le rencontrer, à minuit, dans les rochers du Milord.

— « Jeune homme, où vas-tu, si tard ?

— « Roi des Hommes Cornus, mêle-toi de tes affaires. Je vais où

¹ Métairie de la commune de l'Isle-Bouzon.

² Commune du canton de Saint-Clar (Gers).

il me plait. Ce n'est pas à toi que je demanderai la permission de voyager.

— « Jeune homme, tu as là trois dogues superbes. Il me les faut.

— « Roi des Hommes Cornus, si tu les veux pour rien, gare à toi. Si tu veux les payer chacun cent pistoles, le marché sera bientôt fait.

— « Jeune homme amène ici tes dogues demain, à minuit. Je te compterai ton argent.

— « Roi des Hommes Cornus, je ne pourrai pas venir ici demain, à minuit. Mais j'enverrai mon frère à ma place. »

Le jeune homme siffla ses trois dogues, et partit. Au soleil levant, il frappait à la porte de la maison de son frère.

— « Bonjour, frère. Je viens te demander un service.

— « Frère, je n'ai rien à te refuser.

— « Frère, je suis amoureux de la fille du marquis de l'Isle-Bouzon, que le Roi des Hommes Cornus tient enfermée sous terre, dans les rochers du Milord. Si je la délivre, cette demoiselle sera ma femme. Ce soir, tu sauras ce que je veux faire. Maintenant, je veux manger, boire, et puis dormir jusqu'au coucher du soleil. »

Le jeune homme fit comme il avait dit. A l'entrée de la nuit, il se réveilla, appela son frère, et siffla ses trois dogues.

— « Frère, aide-moi à tuer et à écorcher le plus beau de ces trois dogues. »

En un moment le dogue était tué et écorché. Le jeune homme jeta la peau sur ses épaules.

— « Maintenant, frère, il faut partir. »

Sans rien dire, tous deux cheminèrent, avec les deux dogues, jusqu'à onze heures de la nuit. Arrivés dans un petit bois, le jeune homme se mit dans la peau du dogue écorché, et tomba à quatre pattes, tout pareil aux deux autres bêtes.

— « Écoute, frère. Là-haut, nous allons trouver le Roi des Hommes Cornus. Tu lui diras : « Voici les trois dogues de mon frère. Où sont les trois cents pistoles. » L'argent compté, tu reviendras seul dans ta maison. Pour le reste du travail, je n'ai pas besoin de toi.

— « Frère, tu seras obéi. »

A minuit juste, ils arrivaient dans les rochers du Milord.

— « Roi des Hommes Cornus, voici les trois dogues de mon frère. Où sont les trois cents pistoles? »

L'argent compté, le frère revint seul dans sa maison. Alors, le Roi des Hommes Cornus amena ses trois dogues sous terre, dans la grotte où vivait enfermée la fille du marquis de l'Isle-Bouzon. Sur la table, deux couverts étaient mis, avec du pain blanc comme de la neige, du vin vieux, et des viandes de toute espèce.

— « Demoiselle, voici trois dogues qui me coûtent cher, et qui m'aideront à te garder, jusqu'à ce que tu sois ma femme.

— Méchante bête, tu n'es pas de la race des chrétiens. Je suis en ton pouvoir. Mais je ne t'épouserai jamais, jamais.

— Demoiselle, soupons ensemble.

— Méchante bête, je n'ai ni faim ni soif. Soupe seule, si tu veux. »

Pendant le souper, le jeune homme se coucha sous la table, arracha sa peau de dogue, et prit aux jambes le Roi des Hommes Cornus.

— « Hardi, mes chiens ! Css ! Css ! Mordez-le... Hardi ! »

La bataille dura plus de trois heures d'horloge. Enfin, le Roi des Hommes Cornus tomba. Alors, le jeune homme lui lia les pieds et les mains. Cela fait, il salua la fille du marquis de l'Isle-Bouzon et dit :

— « Demoiselle, il faut rentrer au château de vos parents. — Et toi, Roi des Hommes Cornus, je n'ai pas le pouvoir de te tuer. Mais tu resteras pieds et poings liés, dans cette grotte, et tu y souffriras la faim et la soif jusqu'au jugement dernier. »

Le jeune homme et la demoiselle sortirent de la grotte avec les deux dogues. Au soleil levant, la jeune fille arrivait chez ses parents.

— « Bonjour marquis, bonjour marquise de l'Isle-Bouzon. Voici votre fille. Maintenant, songez à ce que vous m'avez juré par vos âmes.

— Mon ami, nous t'avons juré par nos âmes que si tu nous rendais notre fille, nous te la donnerions en mariage. Nous ferons la noce quand tu voudras.

— Demoiselle, me voulez-vous pour mari ?

— Oui, jeune homme. Je ne veux que toi, parce que tu es fort et hardi, et parce que tu m'as délivrée du Roi des Hommes Cornus.

— Eh bien ! mandez le curé ce matin même, pour la messe du mariage. En attendant, je vais à mes affaires. »

Le jeune homme salua le marquis et la marquise de l'Isle-Bouzon et repartit pour les rochers du Milord. Là, il boucha avec de grandes pierres l'entrée de la grotte où le Roi des Hommes Cornus, pieds et poings liés, souffre et souffrira la faim et la soif, jusqu'au jugement dernier. Cela fait, il revint au château de sa maîtresse. Le curé les maria le matin même, et ils vécurent longtemps heureux.¹

VI

LE DIABLE DUPÉ.

Il y avait une fois un jeune homme, qui avait épousé une fille belle comme le jour, sage comme une sainte, avisée plus que personne. Tous deux s'aimaient plus qu'on ne peut dire. Après trois ans de mariage, ils avaient déjà trois jolis enfants.

Pourtant, l'homme n'était pas content, et il pensait nuit et jour :

— « Ah ! mon Dieu ! Pourquoi faut-il que je sois si pauvre ? Je gagne tout juste ma vie et celle des miens. Si j'étais riche, bien riche, je ferais bâtir une belle maison, et j'y vivrais heureux avec ma femme et mes trois enfants. »

Un soir que l'homme revenait de son travail, en pensant comme de coutume, il trouva le Diable assis au bord du chemin.

— « Homme, je connais ta pensée. Nuit et jour tu te dis : « Ah ! Pourquoi faut-il que je sois si pauvre ? Je gagne tout juste ma vie et celle des miens. Si j'étais riche, bien riche, je ferais bâtir une belle maison, et j'y vivrais heureux avec ma femme et mes trois enfants. »

¹ Dicté par feu Cazaux, de Lectoure. Je me souviens avoir entendu, quand j'étais enfant, le même récit fait par Jacques Bonnet, métayer à Lacassagne, localité de la commune de Lectoure, voisine de celle de l'Isle-Bouzon. Jacques Bonnet est mort depuis longtemps, de même qu'un autre conteur nommé Merle, de Marsolan (canton de Lectoure), qui localisait l'action dans sa commune natale. Bonnet et Merle faisaient un Conte de cette Superstition.

— Diable, tu as dit la vérité.

— Homme, écoute. Veux-tu avoir ta belle maison ? Dis seulement : « Mon Diable, je suis à toi, si tu me bâtis une belle maison depuis minuit jusqu'au premier chant du coq. »

— Mon Diable, je suis à toi, si tu me bâtis ma belle maison, depuis minuit jusqu'au premier chant du coq. »

Le Diable partit, et l'homme rentra chez lui.

— « Qu'as-tu, mon homme ? lui dit sa femme. Tu es pâle comme un mort.

— Je n'ai rien.

— Tiens, mon homme. Avale cette assiettée de soupe.

— Je n'ai pas faim.

— Tiens, mon homme, avale au moins ce verre de vin.

— Je n'ai pas soif.

— Mon homme, tu es malade. Mets-toi au lit. Je ne tarderai guère à me coucher près de toi.

— Tu as raison. »

L'homme se mit donc au lit, et sa femme ne tarda guère à se coucher près de lui. Mais la fine mouche se méflait, en faisant semblant de dormir.

Quand minuit fut proche, l'homme se leva doucement, doucement, ouvrit la fenêtre, et regarda dans la campagne. La lune brillait dans son plein. L'homme était si plein de ses pensées, qu'il n'entendit pas sa femme sauter du lit doucement, doucement, et venir regarder derrière lui.

Sur le premier coup de minuit, le Diable arriva avec force mauvais esprits chargés de pierres, de briques, de bois, de chaux, de sable, enfin de tout ce qu'il faut pour bâtir une belle maison. Les bons outils ne manquaient pas aux ouvriers. Aussi, la bâtisse montait, montait d'heure en heure.

Et pendant que la bâtisse montait, montait d'heure en heure, l'homme regardait toujours et disait :

— « Ah ! mon Dieu. Je suis damné. Le travail sera fini avant le premier chant du coq. Et pourtant j'ai dit au Diable : « Mon Diable, je suis à toi, si tu me bâtis une belle maison depuis minuit jusqu'au premier chant du coq. »

Mais la femme ne faisait que rire, et pensait :

— « Pauvre homme, tu n'es guère avisé. Travaille Diable. Travaillez, mauvais esprits. Si vous comptez vous payer sur l'âme et le corps de mon mari, je sais comment vous faire banqueroute. »

Déjà le Diable et les mauvais esprits avaient presque couvert la maison, et travaillaient à poser les dernières tuiles. Aussitôt, la femme courut ouvrir toute grande la porte de son poulailler.

— « Kikiriki. »

Au premier chant du coq, le Diable et les mauvais esprits détalèrent, juste au moment où ils n'avaient plus qu'une seule tuile à poser. Voilà comment la femme dupa le Diable, et lui fit bâtir pour rien la maison où elle vécut heureuse, avec son mari et ses enfants.¹

VII

LE CHAR DU ROI DAVID.

La nuit, quand il fait beau temps, vous voyez, du côté de la bise,² sept grandes étoiles et une petite, assemblées en forme de char.³ C'est le char du roi David, qui commandait, il y a bien bien longtemps, dans le pays où devait plus tard naître le Bon Dieu. Le roi David était un homme juste comme l'or, terrible comme l'orage. Voilà pourquoi le Bon Dieu le prit au ciel, quand il fut mort, et plaça son char où vous le voyez.

Pourtant, j'ai entendu conter la chose autrement.

Il y avait autrefois un bouvier fort et adroit comme on n'en voit pas. Du matin au soir, il labourait avec des bœufs plus grands que des maisons. Jamais on n'avait vu, jamais on ne verra de récoltes

¹ Cette légende, plus ou moins modifiée dans ses détails, est populaire, non seulement dans la Gascogne, mais dans tout le midi de la France. Je l'ai écrite sous la dictée de Pauline Lacaze, de Panassac (Gers). Cf. CERQUAND, *Les légendes du pays Basque*. I. 32. *Le pont de Licq*; II. 50, *L'église d'Arros*, 51.

² Le nord.

³ La Grande Ourse.

telles que les siennes. Aussi le bouvier était-il riche autant que la mer. Ses voisins auraient tout donné pour avoir du bétail pareil au sien ; mais il en gardait l'espèce pour lui seul, et saignait tous les veaux qu'il avait de trop.

Un soir, deux voleurs se cachèrent dans son étable. Sur le coup de minuit, ils détachèrent doucement, bien doucement une vache et un taureau, et partirent vite, vite, du côté de la Montagne.¹

Avant la pointe de l'aube, le bouvier entra dans l'étable avec son valet.

— « Milliard de D... ! Les voleurs m'ont pris une vache et un taureau. Allons, valet. Prends ton aiguillon ferré, suis ces canailles à la trace, et fais leur passer le goût du pain. Il faut que demain ma vache et mon taureau soient à l'étable.

— Maître vous serez obéi. »

Le valet prit son aiguillon ferré, et partit. Le lendemain, il n'était pas encore revenu.

— « Milliard de D... ! Mon valet n'est pas encore revenu. Peut-être les voleurs l'ont-ils tué. Allons, servante. Emmène le chien pour te défendre, et va chercher des nouvelles de ma vache, de mon taureau et de mon valet. Il faut que demain mes bêtes soient à l'étable, et vous deux à la maison.

— Maître, vous serez obéi. »

La servante emmena le chien pour la défendre, et partit. Le lendemain, elle n'était pas revenue.

Alors, le bouvier se mit à jurer comme un païen.

— « Milliard de D..., le valet, la servante et le chien ne reviennent pas. Mille milliards de D... ! Je ne reverrai plus ma vache ni mon taureau. »

Mal faire ne peut durer. Le Bon Dieu se mit en colère contre ces gens et ces bêtes.

— « Vache, dit-il, va-t'en prisonnière dans la première étoile du char. Taureau, va-t'en dans la seconde, et vous, voleurs, dans les deux autres. Toi, valet, je t'enferme dans l'étoile qui vient après. Ser-

¹ Les Pyrénées.

vante, entre dans celle qui est seule. Tout près, il y en a une petite pour le chien. Et toi, bouvier, je te condamne à vivre dans celle qui vient après la dernière. Ainsi vous roulerez toujours, toujours, toujours dans le ciel, jusqu'au jour du jugement.¹ »

VIII

L'HOMME VERT.

Il y a toujours eu, il y aura toujours, à Lectoure, un Homme Vert qui garde les oiseaux, et qui est le maître de toutes les bêtes volantes. L'Homme Vert ne fait ni ne veut de mal à personne. Jamais on ne l'a vu ni manger ni boire. Presque toujours, il vit caché. Quand il se fait voir, l'Homme Vert choisit un endroit où nul ne peut atteindre. J'ai connu de vieilles gens qui l'avaient aperçu plus d'une fois sur les Rochers des Bohèmes,² et sur ceux de l'Hôpital.³ Quand j'étais petit, petit, on disait déjà que l'Homme Vert ne se montrait plus aussi souvent qu'au temps passé. Pourtant, je l'ai vu deux fois, et je me souviens de tout.

Un soir, mon pauvre père (Dieu lui pardonne!), avait affaire au Pont-de-Pile.⁴

— « Enfant, me dit-il, tu vas venir avec moi. Peut-être, en passant sous les Rochers de l'Hôpital, verrons-nous l'Homme Vert qui garde les oiseaux, et qui est le maître de toutes les bêtes volantes. »

¹ Raconté par Pauline Lacaze, de Panassac (Gers). J'ai autrefois entendu un récit à peu près pareil dans la bouche de deux vieillards morts aujourd'hui, Cazaux, de Lectoure, et Jacques Bonnet, métayer à Lacassagne, dans la même commune. Ces deux derniers présentaient cette pièce comme un conte, et non comme une superstition. Cf. CERQUAND, *Les légendes populaires du Pays Basque*, I, 19-20. *La Grande Ourse*.

² Ainsi nommés parce que les Bohèmes s'abritaient sous leurs surplombs. Ces rochers étaient situés au nord de Lectoure, près de l'ancienne fontaine du Saint-Esprit. L'établissement d'un chemin de ronde a fait disparaître le tout.

³ Situés au midi de Lectoure.

⁴ Hameau de la commune de Lectoure, sur les bords du Gers.

Nous partîmes vers les quatre heures du soir. Le temps était superbe. Sous les Rochers de l'Hôpital, mon pauvre père s'arrêta, et me dit :

— « Regarde. »

Je fis ce que mon pauvre père me commandait, et je vis l'Homme Vert qui garde les oiseaux et qui est le maître de toutes les bêtes volantes. Il était assis au sommet d'un vieux rempart. L'Homme Vert ne disait rien, mais il agitait son bras droit, comme un semeur qui secoue du blé.

— « Bonjour, Homme Vert, dit mon pauvre père.

— » Bonjour, Homme Vert, dis-je aussi. »

L'Homme Vert nous regarda du sommet du vieux rempart, et répondit :

— « Bonjour Cazaux. Bonjour, petit Cazaux. »

Nous passâmes. Vingt pas plus loin, je me retournai. L'Homme Vert n'était plus là.

Je pouvais avoir alors dix ou douze ans. Jamais moi et mon pauvre père n'avons dit mot, même entre nous, de ce que nous avions vu tous deux. Mais je voulais revoir l'Homme Vert, et bien souvent je m'en allais seul, sous les Rochers des Bohêmes et de l'Hôpital. Pendant tout un mois, j'espérai, sans rien voir ni rien entendre. Pourtant, je pensais toujours :

— « Il faut que je revoie l'Homme Vert. »

Un soir, vers les deux heures, j'avais grimpé, comme un chat, jusqu'au pied du vieux rempart, sur les Rochers de l'Hôpital où j'avais vu l'Homme Vert. Là, je m'étendis à l'ombre, et je m'endormis.

Le bruit de l'orage me réveilla. Je regardai le ciel. Il était noir comme l'âtre. Toutes les cloches de la ville sonnaient, pour conjurer le mauvais temps. Les éclairs m'aveuglaient, et je sentais l'odeur de la terre au premier moment de la pluie.

Tout à coup, ce fut un déluge. Serré contre le vieux rempart, j'écoutais les grands coups de tonnerre et le bruit des eaux. Pourtant, je n'avais pas peur, et j'étais content de voir des choses qui n'arrivent pas tous les jours. Enfin, la colère de la tempête cessa. Le vent emporta les mauvais nuages, et je revis le soleil.

J'allais rentrer chez nous, quand j'entendis du bruit au-dessus de ma tête. C'était l'Homme Vert, assis au sommet du vieux rempart. Il

agitait son bras droit , comme un semeur qui secoue du blé. Cette fois, ce fut lui qui me parla le premier.

— « Bonsoir, petit Cazaux.

— Bonsoir, Homme Vert.

— Petit Cazaux, il y a longtemps que tu me cherches. Que me veux-tu ?

— Homme Vert, c'est vous qui gardez les oiseaux, et qui êtes le maître de toutes les bêtes volantes. Donnez-moi un beau merle , un beau merle qui siffle bien.

— Petit Cazaux, je ne donne pas mes oiseaux , et je ne vends mes bêtes volantes ni pour or ni pour argent. Si tu veux un beau merle, un beau merle qui siffle bien , tâche de l'attraper. Et maintenant, petit Cazaux, rentre à la maison. Tes parents sont inquiets à cause de toi.»

L'Homme Vert partit, et je revins à la maison, où tout le monde fut bien aise de me voir. Pendant trois ou quatre ans encore, je revins seul et bien souvent au même endroit. Pourtant , jamais , au grand jamais, je n'ai revu l'Homme Vert.¹

IX

LE LION ET NOTRE-SEIGNEUR.

Un jour, le lion s'en alla trouver Notre-Seigneur.

— « Bonjour, Notre-Seigneur.

— Bonjour, lion. Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Notre-Seigneur, je voudrais bien me battre. Mais je ne trouve ni une bête ni un homme capables de me tenir tête.

— Lion , va-t-en voyager du côté du nord , tu trouveras ton maître. »

Le lion salua Notre-Seigneur, partit du côté du Nord, et rencontra un pauvre qui s'en allait à l'aumône, une besace sur le dos.

¹ Dicté par le vieux Cazaux. Quand j'étais tout enfant, d'autres vieillards de Lectoure m'ont parlé plus vaguement de l'Homme Vert.

— « Bonjour, pauvre.

— Bonjour, lion.

— Pauvre, es-tu un homme ?

— Lion, je le crois.

— Eh bien, pauvre, il faut nous battre.

— Lion, je suis trop vieux. Je ne suis plus que la moitié d'un homme. Passe ton chemin. Je ne veux pas me battre.

— Eh bien, pauvre, je m'en vais. »

Le lion se remit en route. Un peu plus loin, il trouva un charbonnier qui fendait des bûches.

— « Bonjour, charbonnier.

— Bonjour, lion.

— Charbonnier, es-tu un homme ?

— Lion, je le crois.

— Eh bien, charbonnier, il faut nous battre.

— Tout-à-l'heure, lion. Viens d'abord m'aider à fendre ce gros tronc de chêne. Nous nous battons après.

— Oui, charbonnier. »

Le charbonnier enfonça un coin dans le gros tronc de chêne, et il montra la fente au lion.

— Lion, mets ta patte là. »

Le lion obéit. Alors le charbonnier retira le coin, et le lion se trouva pris par la patte. Que fit alors le charbonnier ? Il prit une barre, et assomma le lion jusqu'à ce qu'il demandât pardon.

Le lion se remit en route. Un peu plus loin, il trouva un chasseur.

— « Bonjour, chasseur.

— Bonjour lion.

— Chasseur, es-tu un homme ?

— Lion, je le crois.

— Eh bien, chasseur, il faut nous battre.

— Lion, pour nous battre, il faut une raison. Va-t-en un peu loin. Tu reviendras vers moi, tu me chercheras dispute, et alors nous nous battons.

— Chasseur, tu as raison. »

Le lion s'en alla un peu loin, et le chasseur lui **compa** un coup de fusil.

— « Chasseur, tes raisons ne sont pas aimables. »

Alors le lion s'en revint trouver Notre-Seigneur.

— « Eh bien, lion, as-tu trouvé ton maître ?

— Oui, Notre-Seigneur, je l'ai trouvé deux fois, sans aller bien loin.

— Lion, que ceci te serve de leçon. Sois plus sage à l'avenir.¹ »

X

LE BON DIEU ET SAINT PIERRE.

Un jour, le Bon Dieu dit à saint Pierre :

— « Saint Pierre, je suis las de vivre toujours en paradis. Pour me divertir, je veux faire un voyage sur la terre. C'est toi qui seras mon valet. Descends vite à l'écurie. Choisis deux bons chevaux, et mets leur la bride et la selle.

— Bon Dieu, vous serez obéi. »

Saint Pierre descendit à l'écurie, choisit deux bons chevaux, et leur mit la bride et la selle.

Une heure après, tous deux étaient sur la terre. Alors le Bon Dieu dit à son valet :

— « Saint Pierre, as-tu emporté de l'argent ?

— Non, Bon Dieu. Et vous ?

— Moi non plus.

— Bon Dieu, retournons en paradis. Sans argent, on ne va pas loin sur la terre. »

Le Bon Dieu se mit à rire, et poursuivit son chemin. Mais saint

¹ Dicté par Marie Dupin, veuve Lagarde, de Gimbrède, canton de Mirapoux (Gers), âgée d'environ soixante ans.

Pierre n'était pas content, surtout quand il entendit dire par les pauvres qui recevaient l'aumône des passants :

— « Que le Bon Dieu vous paie.

— Allons, pensait le pauvre saint Pierre, mon maître m'a mis dans de jolis draps. « Que le Bon Dieu vous paie. Que le Bon Dieu vous paie. » Voilà ce que j'entends dire tous les cent pas. Le Bon Dieu n'a pas un sou dans sa poche. Je vais quitter son service. Qu'il s'arrange comme il pourra. »

Le Bon Dieu riait toujours.

— « Saint Pierre, je sais ce que tu penses. Tu veux quitter mon service. Ne te gêne pas, mon ami.

— Bon Dieu, vous avez deviné juste. Bon voyage. Moi, je retourne en paradis. »

Alors le Bon Dieu monta sur une aubépine fleurie, et la secoua de toute sa force. Les fleurs tombaient comme la grêle. En tombant, elles se changeaient en beaux écus neufs. Saint Pierre les ramassa jusqu'au dernier.

— « Bon Dieu, dit-il, vous ne serez pas embarrassé pour payer vos dettes. Je retourne à votre service.

— Saint Pierre, comme tu voudras. Mais tu as manqué de confiance en moi. Pour te punir, je te condamne à marcher à pied. Descends de cheval, et donne ta bête au premier pauvre qui passera. »

Saint Pierre obéit. Mais il n'était pas content. Au bout de sept lieues, le maître prit pitié du valet.

— « Saint Pierre, tu n'en peux plus. Je veux te venir en aide. Récite seulement un *Pater*, sans rien penser qu'à ta prière, et je te donne un cheval pareil à celui que je t'ai pris.

— *Pater noster qui es in cælis, sanctificetur...* Dites-moi, Bon Dieu, ce cheval sera-t-il aussi sellé et bridé, comme l'autre ?

— Marche à pied, saint Pierre. Tu n'as pas gagné ton cheval. »

Saint Pierre obéit. Au bout de sept lieues, le maître prit pitié du valet, et lui rendit un cheval pareil à celui qu'il lui avait pris.

Tout en cheminant, ils rencontrèrent une charrette de foin versée. A genoux sur la route, le bouvier pleurait et criait :

— « Mon Dieu, ayez pitié de moi. Mon Dieu, relevez ma charrette. Mon Dieu, ayez pitié de moi.

— Bon Dieu, dit saint Pierre, n'aurez-vous pas pitié de ce pauvre homme ?

— Non, saint Pierre. Marchons. Celui qui ne s'aide pas, ne mérite pas d'être aidé. »

Un peu plus loin ils rencontrèrent une autre charrette de foin versée. Le bouvier faisait tout son possible pour la remettre sur ses roues, et criait :

— « A l'ouvrage, f.....! Ha! Mascaret. Ha! Mulet.¹ Hô! Hardi, mille D....!

— Bon Dieu, passons vite Ce bouvier jure comme un païen. Il ne mérite aucune pitié.

— Tais-toi, saint Pierre. Celui qui s'aide mérite d'être aidé. »

Le Bon Dieu mit pied à terre, et tira le bouvier d'embarras. Puis, il se remit en route avec son valet.

Un peu plus loin, ils trouvèrent un autre bouvier, qui menait aussi une charrette chargée de foin.

— « Bonjour, bouvier. Où vas tu ?

— Passez votre chemin. Je vais où il me plaît. »

Aussilôt la charrette versa. Le bouvier faisait bien ce qu'il pouvait pour la remettre sur ses roues. Mais ce travail passait les forces d'un homme seul. Alors, le Bon Dieu prit pitié de lui.

— « Attends, bouvier. Nous allons t'aider. Saint Pierre, à l'ouvrage ! »

En un moment, la charrette était sur ses roues.

— « Allons, dit le bouvier, on a bien raison de dire : « Un peu d'aide fait grand bien. »

— Insolent ! Voilà comme tu reconnais ce que nous avons fait pour toi. Tiens. »

D'un coup d'épaule, le bon Dieu renversa la charrette, et repartit avec saint Pierre, laissant le bouvier se tirer d'affaire tout seul.²

¹ Noms de bœufs, fort en usage dans la Gascogne.

² Fourni dans son intégralité par le vieux Cazaux, et par Françoise Lalanne, de Lectoure, âgée de près de soixante ans.

XI

LE CŒUR MANGÉ.

Un soir de carnaval, un galant dit à sa belle :

« — Belle, quand donc m'aimerez-vous ?

— Galant, je t'aimerai quand tu m'auras donné la fleur dorée, la fleur qui chante au soleil levant.

— Adieu, belle. Attendez-moi le soir de la Saint-Philippe¹ sur le seuil de votre maison. »

Le soir de la Saint-Philippe, la belle attendait son galant sur le seuil de sa maison.

— « Bonsoir, belle. Voici la fleur dorée, la fleur qui chante au soleil levant. Belle, dites-moi que vous m'aimez.

— Galant, je t'aime. Mon Dieu, comme tu es pâle.

— Pâle, j'ai bien raison d'être pâle. Cent loups noirs gardaient la fleur dorée, la fleur qui chante au soleil levant. Ils m'ont tant mordu, que j'ai perdu la moitié de mon sang. Belle, dites-moi donc quand nous fiancerons ?

— Galant, nous fiancerons quand tu m'auras donné l'Oiseau Bleu, l'Oiseau Bleu qui parle et raisonne comme un chrétien.

— Adieu, belle. Attendez-moi le soir de la Saint-Roch,² sur le seuil de votre maison. »

¹ Le 1^{er} mai. — ² Le 16 août.

Le soir de la Saint-Roch, la belle attendait son galant sur le seuil de sa maison.

— « Bonsoir, belle. Voici l'Oiseau Bleu, l'Oiseau Bleu qui parle et raisonne comme un chrétien.

— Mon Dieu, Galant, comme tu es triste.

— Triste, j'ai bien raison d'être triste. L'Oiseau Bleu, l'Oiseau Bleu qui parle et raisonne comme un chrétien. dit que vous ne m'aimez pas.

— Oiseau Bleu, tu en as menti. Tout-à-l'heure je te plumerai, et je te ferai cuire tout vif.

— Belle, dites-moi donc quand nous épouserons.

— Galant, nous épouserons quand tu m'auras donné le Roi des Aigles, le Roi des Aigles prisonnier dans une cage de fer.

— Adieu, belle. Attendez-moi le soir de la Saint-Luc,¹ sur le seuil de votre maison. »

Le soir de la Saint-Luc, la belle attendait son galant sur le seuil de sa maison.

— « Mère, mère, mon galant ne revient pas.

— Viens à table, ma fille, ton galant arrivera pendant le souper. »
Après souper, la belle attendait son galant sur le seuil de sa maison.

— « Mère, mère, mon galant ne revient pas.

— Viens te coucher, ma fille. Ton galant arrivera demain matin. »

La belle alla se coucher. Mais à minuit, elle se leva doucement, bien doucement, et attendit son galant sur le seuil de sa maison.

— « Bonsoir, belle. Le Roi des Aigles est plus fort que moi. Chezchez donc qui vous le donne, qui vous le donne prisonnier dans une cage de fer.

— Galant, quel est ce trou rouge à ta poitrine ?

— Belle, c'est la place de mon cœur. Le Roi des Aigles l'a mangé. Nous n'épouserons jamais, jamais. »

Et le galant s'en alla dans la nuit noire. Le lendemain, la belle se

¹ Le 18 octobre.

rendit religieuse dans un couvent de Carmélites, et porta le voile noir jusqu'à la mort.¹

XII

LES PETITS HOMMES.

Il y a une race de Petits Hommes, que plusieurs appellent des Nains.

Les Petits Hommes n'ont pas un pied de haut. Ils demeurent sous terre et dans le creux des rochers, se coiffent de bonnets velus, portent de longs cheveux et de longues barbes, s'habillent de rouge à l'ancienne mode, se chaussent de sabots d'argent, et vont armés de sabres et de lances. Ces créatures ne sont pas de la race des chrétiens. Elles ne mourront qu'à la fin du monde, et ne ressusciteront pas pour être jugées.

Les Petits Hommes ne sont pas méchants, et même ils rendent service au besoin. Si vous voulez les voir tous bleus de colère, vous n'avez qu'à crier : « Couac ! couac ! couac ! », comme les oies, qui les battent, à grands coups de bec, chaque fois qu'elles les rencontrent. Si vous voulez les voir contents comme des poissons, dites :

« Rigue rague,
C'est aujourd'hui la paic.² »

¹ Dicté par Catherine Sustrac, de Sainte-Eulalie, commune de Cauzac, canton de Beauville (Lot-et-Garonne), et par Anna Dumas, du Passage-d'Agen (Lot-et-Garonne). Je ne suis pas le premier à constater que cette légende diffère, par le fond et par la forme, de la généralité de nos traditions gasconnes. Je l'ai pourtant rencontrée en Lomagne, en Fezensaguet, en Bruilhois et en Bazadais, à peu près telle que me l'on fournie Catherine Sustrac et Anna Dumas. Mais *Le Cœur mangé* est accepté par la moitié des narrateurs comme un *Conte*, et par l'autre comme une *Superstition*. Je prie mes amis et correspondants du Sud-Ouest, de vouloir bien me renseigner plus exactement à ce sujet, avant la très-prochaine et définitive publication de mes *Contes populaires de la Gascogne*.

² Ces deux lignes riment en gascon.

*Rigo rago,
Es anèit la pago.*

Autrefois les Petits Hommes se montraient de temps à autre. Maintenant, je n'en entends plus parler. Peut-être se sont-ils dépaysés. Peut-être n'osent-ils plus sortir le jour, à cause de la méchanceté des gens, ou par crainte d'être battus par les oies, à grands coups de bec.

Les Petits Hommes boivent et mangent comme nous. Voici comment ils se procurent ce qu'il leur faut.

Selon les saisons, la terre porte différentes récoltes : du foin au mois de juin, du blé au mois de juillet, des raisins et du maïs au mois de septembre. Il y a aussi les fruits de toutes sortes, qui viennent chacun en son temps, et le bétail gros et menu. Tout cela est pour les chrétiens, et chacun peut le voir et le toucher à sa volonté. Mais il y a un autre genre de récoltes, un autre genre de fruits de toutes sortes, un autre genre de bétail gros et menu, que les chrétiens ne voient et ne touchent presque jamais. Tout ceci croit à la fois pour les Petits Hommes durant la nuit de la Saint-Sylvestre,¹ depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, et doit être rentré sous terre depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Pendant plus de sept heures, les Petits Hommes sont donc forcés de travailler comme des galériens. Puis, ils ont encore une heure juste, pour porter et remuer au jour leur or jaune, leurs piles de doubles louis et de quadruples d'Espagne qu'ils gardent dans le creux des rochers. Si cet or jaune ne voit pas la lumière une fois par an, il se pourrit et devient rouge. Alors, les Petits Hommes n'en font plus cas, et le jettent.

Aussi vrai que nous mourrons tous, je ne parle que de ce que je sais. D'ailleurs, je ne suis pas embarrassé de prouver ce que j'ai dit.

Il y avait autrefois, à Saint-Avit,² un tisserand chargé de famille, et pauvre comme un furet. De son vrai nom il se nommait Cluzet. Mais quand il fut devenu riche, les gens lui donnèrent, par jalousie, le sobriquet de Cagoloudors.³ Mon pauvre grand père (Dieu lui pardonne) m'a souvent conté comment le tisserand fit fortune, et vous allez le savoir.

¹ Le 31 décembre.

² Commune du département du Gers, limitrophe de celle de Lectoure.

³ En gascon « Ch...-louis-d'or. »

Cluzet n'avait pas son pareil pour prendre les lapins en toute saison, au furet, au lacet, et pour les tuer à l'affût, même dans les nuits les plus noires. Tous les ans, il faisait ainsi périr plus d'un millier de ces petites bêtes, que sa femme et sa fille allaient vendre aux foires et marchés de Lectoure¹ et d'Astaffort.²

Les nobles et les riches bourgeois qui aimaient la chasse, n'étaient pas contents. Ils traitaient Cluzet de canaille, de braconnier, et le dénonçaient aux gendarmes. Mais lui ne faisait qu'en rire, car il mettait souvent les juges de Lectoure à même de manger de bons civets qui ne leur coûtaient pas cher. Comme de juste, ces messieurs se gardaient bien de condamner un si brave homme.

Un soir d'hiver, veille du premier de l'an, Cluzet mangeait la soupe avec tous les siens. Cela fait, il dit à sa femme :

— « Ecoute, mie. C'est demain le jour des étrennes. Je veux faire présent de quelques lapins au président et aux juges de Lectoure. Couche les enfants, et monte au lit. Moi, je m'en vais à l'affût. »

Cluzet prit son fusil, son havre-sac, ses munitions, et partit. Il glaçait, et les étoiles brillaient sur le ciel noir.

A peine le tisserand s'était-il mis à l'affût parmi les rochers de Gère,³ qu'il entendit crier sous ses pieds :

— « Allons, fainéants. Dépêchez-vous. Il faut que tout soit prêt à minuit juste.

— Nous nous dépêchons, Maître.

Nous n'avons que la nuit de la Saint-Sylvestre.⁴ »

Alors, Cluzet comprit que c'étaient les Petits Hommes qui se préparaient à leur travail de tous les ans, et il demeura, pour voir et entendre ce qui allait se passer.

¹ Chef-lieu d'arrondissement du département du Gers.

² Chef-lieu de canton du département de Lot-et-Garonne, situé non loin de Saint-Avit.

³ Métairie sise au nord de la commune de Lectoure.

⁴ En gascon, cela forme deux vers :

I ban, Mestre.

A uin pas que la nuit de sent Soulibestre.

A l'entrée d'un terrier, le Maître des Petits Hommes, un fouet à la main, regardait le ciel en criant :

— « Minuit. Allons, fainéants. Dépêchez-vous. Il faut que notre provende de toute l'année soit sous terre avant le lever du soleil.

— Nous nous dépêchons, Maître.

Nous n'avons que la nuit de la Saint-Sylvestre. »

Du terrier, décampaient, sous les coups de fouet du Maître, je ne sais combien de Petits Hommes, avec des faux, des faucilles, des fléaux à battre le blé, des serpettes, des paniers de vendangeurs, des jougs, des aiguillons, enfin ce qu'il faut pour récolter toutes choses, et pour conduire le bétail.

Les Petits Hommes partis, le Maître appela le tisserand.

— « Cluzet, veux-tu gagner un écu de six livres ?

— Oui, certes, Maître des Petits Hommes.

— Eh bien, Cluzet, tu vas donner un coup de main à mes gens. »

Une heure après, quelques Petits Hommes revenaient déjà de je ne sais où. Les uns conduisaient des charrettes grandes comme des moitiés de citrouilles, chargées de foin, de blé, de vendange, de maïs, et de fruits de toutes sortes. Les autres ramenaient des bœufs et des vaches pas plus grands que de petits chiens, des troupeaux de brebis pas plus hautes que des belettes.

Cluzet avait fort à faire pour aider les Petits Hommes, qui maintenant revenaient par centaines. Et toujours le Maître faisait claquer son fouet en criant :

— « Allons, fainéants. Dépêchez-vous. Il faut que notre provende soit sous terre avant le lever du soleil.

— Nous nous dépêchons, Maître.

Nous n'avons que la nuit de la Saint-Sylvestre. »

Juste au lever du soleil, toute la provende des Petits Hommes était sous terre. Alors le Maître dit au tisserand :

— « Cluzet, voici ton écu de six livres. Certes, tu l'as bien gagné. Veux-tu en gagner un autre ?

— Oui certes, Maître des Petits Hommes.

— Eh bien, Cluzet, tu vas donner un coup de main à mes gens. »

Déjà les Petits Hommes sortaient du creux des rochers, chargés de sacs pleins d'or jaune, de sacs pleins de doubles louis d'or et de quadruples d'Espagne. Et toujours le Maître faisait claquer son fouet, en criant :

— « Allons, fainéants, dépêchez-vous. Nous avons une heure juste pour remuer les piles d'or jaune que nous gardons au creux des rochers. Si cet or ne voit pas le jour une fois par an, il se pourrit et devient rouge. Alors, il faut le jeter.

— Nous nous dépêchons, Maître. »

Cluzet avait fort à faire à vider les sacs, à vider l'or jaune, pour lui faire voir le jour. Aussitôt, les Petits Hommes le reprenaient et l'emportaient vite, vite, au creux des rochers.

Une heure après, le Maître fit claquer son fouet et cria :

— « Tiens Cluzet, voici ton autre écu de six livres. Certes, tu l'as bien gagné. Mais mes gens sont des rien qui vaille. Par leur fainéantise, trois quintaux d'or jaune n'ont pas vu le jour depuis plus d'un an. Maintenant, voilà cet or pourri et rouge. Allons, canailles, jetez dehors cette saloperie, qui nous empesterait sous terre. »

Les Petits Hommes obéirent. Ils jetèrent dehors les trois quintaux d'or rouge. Puis, ils disparurent, avec le Maître, au fond du terrier.

Cluzet prit un double louis d'or et une quadruple d'Espagne. Cela fait, il enterra le reste, et retourna chez lui. Sa femme et ses enfants l'attendaient sur le seuil de la maison.

— « Eh bien, mon homme, as-tu fait bonne prise ?

— Pas mauvaise.

— Montre un peu.

— Pas encore. J'ai des affaires pressées ailleurs. »

Sans prendre le temps de manger ni boire, Cluzet partit pour la ville d'Agen, et entra dans la boutique d'un orfèvre.

— « Bonjour, orfèvre. Regarde cet or rouge. Regarde ce double louis d'or et cette quadruple d'Espagne. Sont-ils aussi bons que s'ils étaient en or jaune ?

— Oui, mon ami. Si tu veux, je vais te les changer contre de bons écus. »

L'argent compté, Cluzet repartit aussitôt pour Saint-Avit, sans

prendre le temps de manger ni de boire. En arrivant, le pauvre homme n'en pouvait plus.

— « Femme, vite la soupe, vite la miche et le *piché*.¹ Je crève de faim et de soif. »

Le souper fini, le tisserand se mit au lit, et ronfla quinze heures de suite. Mais la nuit suivante, il partit en secret pour les rochers de Gère, et revint avec un quintal d'or rouge. Les deux autres nuits, il rapporta le reste. Alors, le tisserand appelle sa femme et ses enfants.

— « Regardez. N'avais-je pas raison de vous dire que je n'avais pas fait mauvaise prise, la nuit de la Saint-Sylvestre ? Maintenant, nous sommes riches. Il faut prendre du bon temps. »

Ce qui fut dit fut fait. Cluzet quitta Saint-Avit avec les siens, et ils s'en allèrent plus loin que Moissac, dans le pays de Quercy.² Avec ses trois quintaux d'or rouge, Cluzet acheta là un grand bois, un moulin à eau à quatre meules, vingt métairies, et un beau château, où il vécut longtemps heureux avec sa femme et ses enfants. C'était un brave homme, serviable pour ses voisins, et aumônier comme pas un. Cela ne l'empêcha pourtant pas d'être jalosé pour sa fortune. C'est pourquoi on lui donna le sobriquet de Cagoloudors.³

XIII

LES SEPT BELLES DEMOISELLES.

Au temps où l'Empereur (Napoléon) faisait bataille contre tous les rois de la terre, il y avait, au Frandat,⁴ un jeune homme qui

¹ Mesure locale, de la capacité de deux litres.

² Le Bas-Quercy, dont Montauban était la capitale. Ce pays est aujourd'hui compris dans le département de Tarn-et-Garonne.

³ Dicté par Dupin, propriétaire à la Bourdette, commune de Saint-Avit. J'ai retrouvé ce conte moins complet, et diversement localisé, dans cinq autres communes voisines, Lectoure, Sempesserre, Sainte-Mère, Castet-Arrouy et Gimbrède.

⁴ Hameau de la commune de Saint-Avit, canton de Lectoure (Gers).

attendait le moment de tirer au sort. Ses parents étaient bien tristes, et souvent ils lui disaient :

— « Pauvre ami, si tu vas à la guerre, nous avons fini de te voir. Tu seras tué comme les autres. »

Le jeune homme ne répondait pas ; mais, nuit et jour, il songeait à son affaire. Un soir, il siffla son chien, prit son fusil, ses munitions, et une besace pleine de vivres.

— « Pauvres parents, dit-il, c'est demain qu'on tire au sort à Lectoure. Je ne veux pas aller à la guerre. C'est dit, je me fais déserteur. Pour longtemps, vous avez fini de me voir. Je vais me cacher je ne sais où. Pauvres parents, ne pleurez pas. Si je puis, je vous manderai de mes nouvelles. Adieu, pauvres parents. Bon courage, et bon espoir. Ne pleurez pas. Après la pluie, le soleil. »

Le Déserteur siffla son chien, et partit dans la nuit noire.

Pendant sept ans passés, il mena triste vie, traqué par les gendarmes et les garnisaires. Hiver comme été, le pauvre garçon demeurait caché, tout le long du jour, au plus fourré des grands bois, son fusil chargé dans la main, et ne sommeillant que d'un œil, tandis que son chien faisait bonne garde.

Ce chien était un bon et brave animal, toujours muet comme un poisson, et flairant l'ennemi d'une lieue, pour décamper aussitôt par les bons chemins. La nuit, il marchait à cent pas en avant, quand son maître changeait de pays, quand il quêtait, en passant, sur le seuil des métairies, quelque morceau de pain pour l'amour de Dieu.

Ainsi, pendant sept ans passés, vécut le pauvre Déserteur. Plus d'une fois de braves gens lui avaient dit :

— « L'Empereur est à terre, et le Roi commande en France. Retourne chez tes parents. »

Le Déserteur répondait, en hochant la tête :

— « Je me méfie. L'Empereur reviendra. »

Il disait vrai. L'Empereur revint, et commanda d'armer les hommes mariés aussi bien les jeunes gens, pour faire encore bataille contre tous les rois de la terre.

Vraiment, c'était un triste temps. Dans les villes et les campagnes, on ne voyait plus que des vieux, des infirmes, des femmes et des enfants.

Une nuit de la Saint-Jean,¹ le temps était superbe, et la lune montait dans le ciel.

Tout le long du ruisseau de l'Esquère,² le Déserteur cheminait à travers les prés. Il cheminait avec son chien, dressant l'oreille, faisant courir l'œil vers les roches boisées qui dominent le vallon, sur la droite de la route de Saint-Clar.³

Enfin, le jeune homme s'arrêta près d'un grand lavoir bordé de vieux saules creux, et regarda les étoiles. Minuit n'était pas loin. Encore une fois, le Déserteur dressa l'oreille et fit courir l'œil. Puis, il se blottit dans le plus gros des saules creux, son fusil chargé dans la main, pour ne sommeiller que d'un œil, tandis que son chien faisait bonne garde. Tout à coup, un petit cri monta du fond du grand lavoir.

— « Hi ! hi ! Hi ! hi ! »

Le Déserteur arma son fusil et regarda son chien. La pauvre bête dormait.

— « Hi ! hi ! Hi ! hi ! »

— Mère de Dieu ! Les gendarmes et les garnisaires sont là. Attention ! Je n'ai qu'un coup à tirer. Puis, au galop, et gare à mon couteau. »

Maintenant, sept petits cris montaient du lavoir.

— « Hi ! hi ! Hi ! hi ! »

Le chien dormait toujours.

— « Mère de Dieu ! Les gendarmes et les garnisaires sont là. Attention ! Je n'ai qu'un coup à tirer. Puis, au galop, et gare à mon couteau.

— « Hi ! hi ! Hi ! hi ! »

Le chien dormait toujours.

— « Mère de Dieu ! Les gendarmes et les garnisaires sont là. Attention ! Je n'ai qu'un coup à tirer. Puis, au galop et gare à mon couteau. »

¹ Le 24 juin.

² Affluent de la rive droite de l'Auroue, petite rivière qui se jette dans la Garonne, à Saint-Nicolas (Lot-et-Garonne).

³ La route de Lectoure à Saint-Clar (Gers).

Mais ce n'étaient pas les gendarmes et les garnisaires. C'étaient les Sept Belles Demoiselles, qui savent tout ce qui se fait et tout ce qui se fera. C'étaient les Sept Belles Demoiselles qui, toute l'année, vivent cachées au fond de l'eau, pour n'en sortir que la nuit de la Saint-Jean, et danser dans les prés depuis minuit jusqu'à la pointe de l'aube.

— « Hi ! hi ! Hi ! hi ! »

Vêtues de robes d'or et d'argent, les Sept Belles Demoiselles sortirent du grand lavoir, et se mirent à danser une ronde autour du vieux saule creux où le Déserteur s'était blotti.

Les Sept Belles Demoiselles chantaient en dansant :

— « Hi ! hi ! Hi ! hi ! Nous sommes les Sept Belles Demoiselles qui savent tout ce qui se fait et tout ce qui se fera. Hi ! hi ! Hi ! hi ! Il se passe ailleurs force choses que les gens de ce pays sauront bientôt. Hi ! hi ! Hi ! hi ! L'Empereur a fini de faire bataille contre tous les rois de la terre. Hi ! hi ! Hi ! hi ! Les ennemis de l'Empereur l'ont emmené prisonnier dans une île de la mer, dans l'île de Sainte-Hélène. Hi ! hi ! Hi ! hi ! La paix est faite. A Paris, le Roi de France est retourné dans son Louvre. Hi ! hi ! Hi ! hi ! »

Ainsi les Sept Belles Demoiselles chantèrent, en dansant leur ronde, depuis minuit jusqu'à la pointe de l'aube. Alors, elles plongèrent au fond du grand lavoir, pour vivre toute une année cachées sous l'eau, et n'en sortir qu'à la prochaine nuit de la Saint-Jean.

Le Déserteur avait tout vu, tout entendu. Il sortit du vieux saule creux, passa son fusil en bandoulière, siffla son chien, et retourna tranquillement chez les siens.

— « Bonjour, chers parents. J'ai fini de souffrir. Cette nuit, les Sept Belles Demoiselles ont chanté forces choses que les gens de ce pays sauront bientôt. L'Empereur a fini de faire bataille contre tous les rois de la terre. Les ennemis de l'Empereur l'ont emmené prisonnier dans une île de la mer, dans l'île de Sainte-Hélène. La paix est faite. A Paris, le Roi de France est retourné dans son Louvre. »

On ne tarda pas à savoir que les Sept Belles Demoiselles avaient dit vrai. Désormais, le Déserteur n'avait plus à craindre les gen

darmes et les garnisaires. Il demeura chez ses parents, se maria, et vécut longtemps heureux.¹

XIV

MON ONCLE DE CONDOM.

J'avais un oncle (Dieu lui pardonne), qui mourut fort vieux, à Condom, il y a bien longtemps. Il demeurait hors ville, tout proche de la route de Nérac.² Mon oncle était un homme fort avisé ; mais il avait l'air si simple, que nul ne se méfiait de lui. A plus d'un métier, il avait gagné de quoi ne rien faire. Dans sa jeunesse, avant la Révolution, mon oncle fut d'abord valet de maquignon, et roula longtemps, avec son maître, les foires des Landes et celles de la Montagne,³ depuis Bayonne jusqu'à Perpignan. Plus tard, il travailla pour son compte, et se fit ensuite contrebandier.

A cette vie, mon oncle apprit force choses qui lui servirent plus tard. Il comprenait et parlait fort bien les langages des divers pays où il avait voyagé. Il savait tous les chemins qu'il faut suivre, pour ne pas rencontrer les gendarmes. Il connaissait les métairies où l'on trouve, en payant bien, le souper et la couchée, sans crainte d'être vendu. Mon oncle faisait souvent des présents aux dames dont les maris étaient en place : bijoux d'or, étoffes de soie. Plus d'une fois, il leur prêta même de l'argent, dont il n'a jamais revu la couleur. Voilà comment mon oncle devint riche de plus de soixante mille francs, sans être jamais tourmenté, ni mis en prison.

¹ Écrit sous la dictée du vieux Cazaux, de Lectoure, dont le récit est identique, pour le fond, à celui que me fit, quand j'étais enfant, un autre vieillard nommé Jacques Bonnet, métayer à Lacassagne, commune de Lectoure (Gers). La croyance aux « Sept Belles Demoiselles, qui savent tout ce qui se fait et tout ce qui se fera, » n'est pas encore éteinte dans mon pays natal. Mais je n'ai entendu que Cazaux et Jacques Bonnet parler de l'aventure du Déserteur. L'adaptation de la légende aux faits historiques est exacte, un peu s'en faut. On sait, en effet, que Napoléon perdit, le 18 juin 1815, la bataille de Waterloo. La nouvelle de cette défaite ne fut universellement connue de nos paysans que vers la fin du même mois.

² Route de Condom (Gers), à Nérac (Lot-et-Garonne).

³ Les Pyrénées.

Quand la Révolution chassa les prêtres et les nobles, le brave homme changea de métier. Il gagna, comme qui vole, à conduire secrètement en Espagne les gens qu'on traquait partout pour les faire guillotiner. Je parie qu'en ce temps-là seulement, il eût amassé plus de quarante mille francs, s'il n'avait pas été forcé d'en laisser les trois quarts à ces voleurs de gens en place qui lui tenaient la main.

Mon oncle n'était pas un menteur. Il m'a conté bien des choses qui lui arrivèrent alors. En voici deux qu'il vaut la peine de redire.

Étant enfant, vous avez dû voir plus d'une fois l'abbé de Ferrabouc, mort curé de Saint-Mézard.¹ Pendant la grande Révolution, cet abbé se sauva en Espagne, et ce fut mon oncle qui le mena jusqu'à la frontière. Ils voulaient prendre par Saint-Bertrand-de-Comminges,² pour atteindre la vallée d'Aran.³ Mais on les avertit que, tout le long de la Montagne, les passages étaient gardés jusqu'au Pays de Foix.⁴ Mon oncle et l'abbé de Ferrabouc furent donc forcés de faire un grand détour en Languedoc, pour arriver, par Limoux et Alet, dans un pays sauvage et couvert de bois, qu'on appelle le Capcir.⁵ Ce pays touche à la Montagne espagnole, et on y parle le langage des Catalans. Mais il appartient à la France. Les gens du Capcir ne sont pas méchants, sauf une certaine race d'hom-

¹ J'ai connu, en effet, l'abbé Ferrabouc, dans mon enfance, au presbytère de Saint-Mézard, canton de Lectoure (Gers), où il est mort dans un âge avancé. Le vrai nom de ce bon prêtre était Herrebouc, tiré d'une terre de l'ancien comté de Fezensac, dont ses ancêtres étaient seigneurs. Pendant la Révolution, l'abbé de Ferrabouc avait émigré en Espagne, et il résida longtemps à Cordoue. Est-il besoin d'ajouter qu'il ne m'a jamais dit un mot de ce que mon narrateur m'a dicté du reste en toute bonne foi ?

² Chef-lieu de canton du département de la Haute-Garonne, dans la partie de ce département formée par les Pyrénées centrales.

³ Vallée espagnole contiguë à la France. C'est là que la Garonne prend sa source.

⁴ La haute vallée de l'Ariège, qui confine à l'Espagne et à l'Andorre.

⁵ Petit pays comprenant la partie tout à fait supérieure de la vallée de l'Aude. Le Capcir fut cédé à la France par le traité des Pyrénées, en même temps que le Roussillon, le Vallespir, le Conflent et la Cerdagne française.

mes, qui tuent les chrétiens quand ils le peuvent, et qui les mangent crus, ou cuits au four.

Mon oncle avait entendu dire cela, mais il n'en était pas sûr. Aussi bien que personne, il comprenait et parlait le langage des Catalans ; mais il faisait semblant de n'en pas savoir un mot. Quant à l'abbé de Ferrabouc, il n'y entendait rien du tout.

Donc, mon oncle et l'abbé de Ferrabouc se trouvaient un soir, sur les sept heures, dans le Pays de Capcir, à deux lieues de la frontière d'Espagne. Ils mouraient de faim et n'avaient plus la force de mettre un pied devant l'autre.

— « Monsieur l'abbé, dit mon oncle, voici une cabane de charbonniers. Entrons-y, pour y souper et pour y dormir. Demain, nous repartirons avant le jour, et nous serons en Espagne au lever du soleil.

— Mon ami, comme tu voudras. »

Tous deux entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent sept personnes mangeant la soupe, trois hommes, une femme et trois enfants, dont l'ainé n'avait pas douze ans. Les deux voyageurs ne furent pas mal reçus. On leur donna à boire et à manger. Le plus vieux des charbonniers savait un peu le patois de la Gascogne ; mais mon oncle faisait semblant de ne pas comprendre le langage des Catalans.

Sur les neuf heures, le vieux charbonnier dit en son langage aux trois enfants :

— « Il est tard. Allez dormir.

— Non, répondit l'ainé. Je veux auparavant manger une jambe de prêtre.¹ »

Alors, le vieux charbonnier prit un bâton, et chassa les trois enfants. Mon oncle faisait toujours semblant de ne pas comprendre.

— « Ha ! ha ! ha ! Monsieur l'abbé, dit-il en riant, faites semblant de rire comme moi. Sinon, nous sommes perdus. Hou ! hou ! hou ! Ces charbonniers sont d'une certaine race d'hommes, qui tuent les chrétiens quand ils le peuvent, et qui les mangent crus, ou cuits au four. Hi ! hi ! Hi ! hi !

¹ *No. Quiero delante comer una pierna del frayle.*

— Ha ! ha ! ha ! dit l'abbé de Ferraboue, nous avons chacun notre couteau et notre bâton ferré par le bout. Hou ! hou ! hou ! Tâchons de sortir d'ici sans faire un malheur. Hi ! hi ! Hi ! hi !

— Mon ami , dit mon oncle au vieux charbonnier, nous voulons aller dormir. »

Le vieux charbonnier les mena dans une chambrette pleine de paille.

— « Dormez-là, sans peur ni crainte. Demain matin, vous aurez la soupe avant de partir. Bonne nuit. »

Le vieux charbonnier sortit ; et mon oncle l'entendit dire à sa femme :

— « Dans une heure, ces deux hommes dormiront comme des souches. Affile mon coutelas. Nous avons de quoi faire bonne chère pendant quinze jours. »

Mais mon oncle avait déjà ouvert doucement , doucement , la petite fenêtre de la chambrette. Une minute après, lui et l'abbé de Ferrabouc étaient dehors , et s'enfuyaient vers la frontière d'Espagne.

Voilà ce qui arriva à mon oncle dans le Pays de Capcir.

Maintenant, je vais vous dire ce qu'il vit et entendit dans les Grandes Landes.

Mon oncle avait conduit en Espagne un noble dont je ne me rappas le nom. Le voyage s'était bien fait , et le noble était sorti de France par les montagnes de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui est une ville du Pays des Basques. Mon oncle s'en retournait tout seul à travers les Grandes Landes, à travers les bois de pins, avec cinquante louis d'or bien gagnés, qu'il portait, cachés sous ses habits, dans une ceinture de cuir. C'était un soir de la Saint-Jean ;¹ et il pouvait être à peu près huit heures.

Tout à coup mon oncle entendit derrière lui un bruit de fer, et de chevaux lancés au grand galop.

— « Les gendarmes ! »

Aussitôt il s'élança hors de la route parmi les pins, et se cacha dans un fourré. Les gendarmes passèrent toujours au grand galop, et s'en allèrent je ne sais où. Alors mon oncle pensa :

¹ Le 24 juin.

— « Assurément, ces gens là ne galopent pas après moi. Mais le mieux est encore de ne plus me trouver sur leur passage. La nuit est belle. Je dormirai dehors, sous un pin. »

Mon oncle s'enfonça donc dans le bois, et se coucha sur le sable au pied d'un pin haut comme un clocher, en ayant soin de laisser à portée de la main son couteau ouvert, et son bâton ferré par le bout. Il ne tarda guère à s'endormir. De petits cris le réveillèrent, juste au moment où les étoiles marquaient minuit.

— « Hi ! hi ! » criait-on du haut du pin haut comme un clocher.

— Hi ! hi ! répondait-on du sommet des autres pins.

— « Hi ! hi ! »

Ces cris venaient de de sous terre. Ils venaient des herbes, des branches et des ajoncs.

— « Hi ! hi ! »

En même temps, tombaient sur le sable, comme la pluie, je ne sais combien d'esprits de toutes formes, mouches, vers-luisants, demoiselles, grillons, cigales, papillons, lucanes, faons, guêpes, mais pas une seule abeille. De sous terre sortaient d'autres esprits faits comme des lézards, des crapauds, des grenouilles, des salamandres, en forme d'hommes et de femmes hauts d'un pouce et vêtus de rouge, avec des fourches d'or à trois pointes.

Aussitôt, tout ce monde se mit à folâtrer et danser en rond, sur le sable, au sommet des branches et des ajoncs.

Les esprits chantaient en dansant :

— « Hi ! hi ! »

Toutes les herbettes
Qui sont dans les champs,
Fleurissent et grainent
Le jour de la Saint-Jean.¹

¹ Quatrain gascon fort connu.

*Toutes las erbettes
Que soum dens lous camps,
Flourissoun e granon
Lou jour de Sent-Joan.*

Hi ! hi ! »

A moitié mort de peur, mon oncle fit le signe de la croix. Mais les esprits chantaient toujours en dansant :

— « Hi ! hi !

Toutes les herbettes
Qui sont dans les champs,
Fleurissent et grainent
Le jour de la Saint-Jean.

Hi ! hi ! »

Alors, mon oncle n'eut plus peur, et pensa :

— « Ces esprits n'ont rien à voir avec le Diable et son vilain monde. Ils ne veulent pas de mal aux chrétiens. »

Tout-à-coup, les danses et les chants cessèrent. Les esprits avaient aperçu mon oncle.

— « Homme, mon ami, n'aie pas peur. Viens, viens danser et chanter avec nous.

— Esprits, merci. Je viens de loin, et je suis trop las pour faire comme vous. »

Alors, les esprits se remirent à danser en chantant :

— « Hi ! hi ! »

Toutes les herbettes
Qui sont dans les champs,
Fleurissent et grainent
Le jour de la Saint-Jean.

Hi ! hi ! »

Le bal dura jusqu'à la pointe de l'aube. Aussitôt, les esprits volants remontèrent dans le ciel, les autres rentrèrent sous terre, et mon oncle se trouva seul, couché sur le sable, au pied d'un pin haut comme un clocher.¹

Dicté par le vieux Cazaux, de Lectoure. La croyance aux montagnards anthropophages des Pyrénées, et aux assemblées d'esprits bienveillants,

N.-B. — Les quatorze pièces de ce petit Recueil ont été lues dans diverses séances de la *Société des Lettres, Sciences et Arts d'Agen*, dont je fais partie. Tous mes confrères et compatriotes m'ont approuvé pleinement, sauf une légère critique relative au n^o XI, *Le Cœur mangé*, que j'aurais dû classer parmi les *Contes*, et non parmi les *Superstitions*. Tel est notamment l'avis de deux juges fort compétents, MM. Adolphe Magen et de Dubord, dont le conseil m'arrive juste au moment où j'allais donner le bon à tirer de cette dernière feuille.

durant la nuit de la Saint-Jean, est encore assez répandue en Gascogne. Mais les particularités concernant l'oncle de Condom et l'abbé de Ferrabouc, appartiennent en propre à Cazaux.